

52 : UN DRAME AUX CANARIES



Tête séchée de tétraédron

Je suis allé trois fois aux Canaries, deux fois avec Colette, une fois avec Antoine : tantôt à Lanzarote, tantôt sur l'île des Grandes Canaries ; j'en ferai deux récits séparés. Je pense cela nécessaire, car l'une de ces visites a été l'occasion de la plus grande terreur que j'ai jamais éprouvée.

Nous faisons, Antoine et moi, de la plongée en apnée le long d'une grève semée de gros rochers. Les eaux étaient limpides et tentantes, le fond descendait en étages successifs faits de grandes plaques surplombant par endroits de larges caves. Le paysage sous marin était très intrigant et faisait un peu peur, d'autant plus que de très gros mérous vivaient là ; ils allaient et venaient, jetant un coup d'œil curieux vers les visiteurs que nous étions, puis retournaient d'un brusque coup de queue vers le fond de leur grotte.

A l'époque je plongeais assez bien, Antoine était un peu moins exercé ; il allait trop profond malgré mes remarques, il ne m'écoutait pas du tout ; il avait 21 ans, âge où le risque n'existe pas.

A un certain moment je le vois plonger presque directement sous moi, il avait dû voir un gros poisson. Il descendait vraiment trop profond et trop longtemps ; il ne regardait plus que le fond et ne relevait jamais la tête dans ma direction. Je le vis soudain remonter en faisant des gestes bizarres et des mouvements de bras un peu brusques. Je pris peur et plongeais pour le rejoindre, il paraissait avoir gardé connaissance, mais à moitié seulement.

Je ne sais plus comment nous revînmes en surface, moi essayant de l'aider, je le tirais à moitié vers le rivage qui était au moins à une trentaine de mètres ; je l'aidais à se hisser sur la grève ; il ne paraissait pas très lucide.

Je me souviens encore de la forme du gros rocher le long duquel je l'aidai à s'étendre, il respirait, je crois qu'il rendit un peu d'eau. Je crois n'avoir jamais ressenti une telle terreur. Antoine était-il en danger ? Je pensais à sa mère. Je vis en éclair tout ce qui risquait de se passer.

Je me mis à genoux à côté de lui. Je n'ai jamais, je pense, jamais fait de prière plus fervente. J'implorai le Seigneur. J'offris à cet instant, sans la moindre hésitation, totalement, ma vie en échange de la sienne. Je l'offris si intensément, que

je me sentis devenir immobile, presque paralysé, regardant ses yeux à moitié fermés. Je l'offris si fort, ma vie, que je m'apprêtais vraiment, immédiatement, à mourir. J'attendis que cela vienne. J'étais absolument sûr d'être exaucé ; je sentais mon cœur battre un peu fort ; quelques secondes passèrent encore. Je me souviens parfaitement de mon étonnement, de ma stupeur, en ne sentant rien arriver de plus ; j'étais vraiment impatient d'en finir, puisque je le désirais tant.

Une seule idée me possédait : qu'Antoine soit rendu à sa mère. J'étais si décidé et si tranquille qu'à ce moment là je restais sûr d'être exaucé, je ne pouvais comprendre que mon attente se prolonge davantage.

Antoine avait l'air de reprendre un peu de couleur ; j'attendais encore puisque cela ne pouvait se poursuivre qu'au prix de ma mort ; il le fallait bien, pour racheter la vie d'Antoine et le rendre à sa mère. Je n'avais pas la moindre peur ni le moindre regret. Il fallait que les choses se passent comme prévu.



Graminées sur le rivage

Mais rien ne vint. Antoine avait maintenant l'air de reprendre ses esprits et entrouvrit les yeux. Je finis par me relever pour l'aider, et chargeai nos équipements sur mon dos.

Il nous fallut marcher longuement dans les chardons, le long de la côte. Nous parcourûmes peut-être deux cent mètres, en direction de quelques barques de pêcheurs. Nous arrivâmes en effet sur quelques vieux murs de pierres entourant une courette ; il y avait même, nous allions l'apprendre, un médecin qui passait là son week-end.

Il nous rassura et nous dit qu'il n'y avait rien de grave ; il nous conseilla simplement d'un peu nous reposer.

Je n'oublierai jamais ce bout de côte perdu, les eaux bleues de l'Atlantique, ses ondulations paisibles et le gros ro-

cher émergeant du sable à l'endroit où nous avions plongé. Je revois les herbes sèches, les mesures, un homme, et un ou deux enfants qui viennent nous regarder. Nous avons eu vraiment beaucoup de chance de trouver un médecin pour nous rassurer. Quelques volailles couraient autour de nous.

Remis de nos émotions nous sommes restés encore quelques jours dans les îles.

Le souvenir, toujours si présent, que je garde de cette terrible journée, c'est, pour commencer, celui d'une côte déserte et silencieuse, d'herbes odorantes, de soleil et du bonheur, qui, en quelques instants, sans crier gare, a failli tourner à l'horreur, brisant une famille et faisant passer Antoine de la jeunesse à la mort.